

**Discours
prononcez dans
l'Académie
françoise, le
lundi 9. Mai**

Voltaire

LIREGRATUITEMENT.COM

**Discours prononcez
dans l'Académie
françoise, le lundi 9.
Mai MDCCXLVI :**

Voltaire

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Discours prononcez dans l'Académie françoise, le lundi 9. Mai MDCCXLVI :

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN - BAPTISTE COIGNARD , Imprimeur du Roi, et de l'Académie Françoise.

MDCCXLVI.

M. de Voltaire , Hifloriographe de France y ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise à la place de feu M. le Président Bouhier, y vint prendre séance le Lundi 9. Mai 1746, & prononça le Discours qui suit .

Messieurs,

Votre Fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse & la grandeur de son âme il voulut que vous fussiez toujours libres & égaux. En effet il dut élever au dessus de la dépendance, des hommes qui étoient au dessus de l'intérêt , ôc qui , aussi généreux que lui* faisoient aux Lettres rhonneur quelles méritent , de les cultiver pour elles-mêmes. Il étoit peut-être à craindre qu'un

jour des travaux si honorables ne se ralentît. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur , que vous vous fîtes une règle de n'admettre aucun Académicien , qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écartés fagement de cette loi 3 quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignitez appeloient ailleurs ; mais que leurs ouvrages touchans ou sublimes , rendoient toujours présents parmi vous : car ce feroit violer l'esprit d'une loi > que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands hommes. Si

feu Montreur le Préfident Bouhier 3 après s'être datte de vous confacer fes jours 3 fut obli» gé de les palier loin de vous > l'Académie de lui fe confolèrent ,, parce qu'il n'en cultivoit pas moins vos fciences dans la ville de Dijon , qui a produit tant d'hommes de Lettres 3 de où le mérite de l'efprit femble être un des caractères des citoyens.

Il faifoit reifouvenir la France de ces temps où. les plus aul-tères Magiftrats , confommez comme lui dans l'étude des Loix 3 fe délalfoient des fatigues de leur état dans les travaux de la Littérature. Que ceux qui méprifent ces travaux aimables > que ceux qui mettent je ne fais quelle miférable grandeur à fe renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois 3 font à plaindre ! Ignorent-ils que Cicéron ,, après avoir rempli la première place du

monde , plaidoit encore les caufes des citoyens-., écrivoit fur la nature des Dieux , conféroit avec des Philofophes j qu'il alloit au Théâtre ; qu'il daignoit cultiver l'amitié d'Efopus &c de Rofcius s & lai ffoit aux petits efprits leur confiante gravité , qui n'efl que le mafque de la médiocrité ?

Monfieur le Préfident Bouhier étoit très - lavant 5 mais il ne reffembloit pas à ces Savans infociables & inutiles } qui négligent l'étude de leur propre langue , pour favoir imparfaitement des langues anciennes ; qui fe croient en droit de me» prifer leur fiècle y parce qu'ils fe flattent d'avoir quelques connoiffances des fiècles paflez ; qui fe récrient fur un paffage d'Efchylev& n'ont jamais eu le plaifir de verfer des larmes à nos fpeétacîes.

Il traduifit le Poeme de Pétrone fur la Guerre Civile ; non qu'il penfât que cette déclamation? pleine de penfées fauffes, approchât de la fage & élégante nobieffe de Virgile : il favoit que la Sa^

tyre de Petrone 3 quoique femée de traits* charmans , n'efl que le caprice d'un jeune homme ©bfcur3 qui n'eut de frein ni dans fes mœurs ni dans fou flyle. Des hommes qui fe font donnees pour des Maîtres de goût &c de volupté efliment tout dans Pétrone ; & Monfieur Bouhier plus éclairé., n'eflime pas même tout ce qu'il a traduit ; c'efh

un des progrès de la raifon humaine dans ce fiècle , qu'un Traducteur ne foit plus idolâtre de fon Auteur , Sc qu'il fâche lui rendre juftice comme à un contemporain.

Il exerça fes talens fur ce Poeme , fur l'Hymne à Venus , fur Anacréon , pour montrer que les Poètes doivent être traduits en vers : c'étoit une opinion qu'il défendoit avec chaleur , & on ne fera pas étonné que je me range à fon fentiment.

Qu'il me foit permis , Messieurs, d'entrer ici avec vous dans ces difcuffions littéraires ; mes doutes me vaudront de vous des décidons. C'effc ainfi que je pourrai contribuer au progrès des Arts ; ôc j'aimerois mieux prononcer devant vous un Difcours utile , qu'un Difcours éloquent.

Pourquoi Homere , Théocrite , Lucrèce, Virgile, Horace , font-ils heureufement traduits chez les Italiens ôc chez les Anglois ? Pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand Poète de l'Antiquité en profe , ôc que nous n'en avons encore eu aucun en vers ? Je vais tâcher d'en démêler la raifon.

La difficulté furmontée dans quelque genre que ce puiffe être , fait une grande partie du mérite. Point de grandes chofes fans de grandes peines : ôc il n'y a point de nation au monde chez laquelle il foit plus difficile que chez la nôtre , de

rendre une véritable vie à la Poësie ancienne.

Les premiers Poetes formèrent le génie de leur langue ; les Grecs & les Latins employèrent d'abord la Poësie à peindre les objets fenfibles de toute la Nature. Homere exprime tout ce qui frappe les yeux : les François qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande Poësie qu'au Théâtre 5 n'ont pu &c n'ont du exprimer alors que ce qui peut toucher lame.

Nous nous fommes interdits nous-mêmes infenliblement prefque tous les objets que d'autres Nations ont ofé peindre. Il n'est rien que le Dante n'exprimât , à l'exemple des Anciens : il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous 5 comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'Auteur des Géologiques > qui nomme fans détour tous les inftrumens de l' Agriculture ? A peine les connoiffons-nous^ & notre molleffe orgueilleufe dans le fein du repos & du luxe de nos villes ,, attache malheureufement une idée baffe à ces travaux champêtres y êc au détail de ces Arts utiles , que les maîtres ôc les légifiateurs de la Terre culti voient de leurs mains viClorieufes.-

Si nos bons Poëtes avoient fçu exprimer heureufement les petites chofes , notre langue ajouteroit aujourd'hui ce mérite., qui efl très -grand* à

l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la converfation , ôc pour Pexpreflion du fentiment. Le langage du cœur i ôc le ftyle du Théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue François* ; mais ils en ont rel-Terré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici > Messieurs , que ce font les grands Poëtes qui ont déterminé le génie des langues , je ifavance rien qui ne

foie connu de vous. Les Grecs n'écrivirent l'Histoire que quatre
cens ans après Homere. La langue Grecque reçut de ce grand
Peintre de la Nature la supériorité quelle prit chez tous les
peuples de l'Asie & de l'Europe : c'est Térence qui chez les Ro-
mains parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'est
Pétrarque qui après le Dante , donna à la langue Italienne cette
aménité & cette grâce quelle a toujours conservées. C'est à Lope
de Vega, que l'Espagnol doit sa noblesse & sa pompe ; c'est Sha-
kefpear , qui tout barbare qu'il étoit, mit dans l'Anglois cette
force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis
sans l'outrer , & par conséquent sans l'affaiblir. D'où vient ce
grand effet de la Poésie & de former & de fixer enfin le génie des
peuples &

de leurs langues ? La cause en est bien sensible : les premiers
bons vers , ceux-mêmes qui n'en ont que l'apparence , s'im-
priment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours na-
turels se hardissent deviennent familiers ; les hommes qui sont tous
nos imitateurs , prennent insensiblement la manière de s'expri-
mer , & même de penser , des premiers dont l'imagination a sub-
jugué celle des autres. Me défavouerez-vous donc , Messieurs ,
quand je dirai que le vrai mérite & la réputation de notre langue
ont commencé à l'auteur du Cid & de Cinna ?

Montagne avant lui étoit le seul livre qui attirât l'attention du
petit nombre d' Etrangers qui pouvoient favoir le François ; mais
le style de Montagne n'est ni pur ⁵ ni corrécté , ni précis , ni
noble. Il est énergique & familier > il exprime naïvement de
grandes choses : c'est cette naïveté qui plaît & on aime le caractère
de l'Auteur ; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-
même , à converser ^ à changer de discours & d'opinion avec lui.

J'entends fouvent regretter le langage de Montagne , c'est son imagination qu'il faut regretter ; elle étoit forte & hardie \$ mais sa langue étoit bien loin de l'être.

Marot qui avoit formé le langage de Montagne , n'a presque jamais été connu hors de sa patrie j il

a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs , pour quelques épigrammes licentieuses , dont le succès est presque toujours dans le fujet *, mais c'est par ce petit mérite même que la langue fut longtemps avilie : on écrivit dans ce style les Tragédies ? les Poèmes , l'Histoire , les livres de Morale.

Le judicieux Despréaux a dit : Imités de Marot l'élégant badinage., J'ose croire qu'il auroit dit le naïf badinage , si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages , que ceux qui passent chez les nations étrangères , qu'on y apprend y qu'on y traduit ; ôchez chez quel peuple a-t'on jamais traduit Marot ?

Notre langue ne fut longtemps après lui qu'un jargon familier , dans lequel on reutilisoit quelquefois à faire d'heureuses plaifanteries 5 mais quand on n'est que plaifant ,, on n'est point admiré des autres nations 5

Enfin Malherbe vint , & te premier en France

Fit bien tirer dans les vers une juste cadence s

Si un mot mis en sa place enseigna le pouvoir .

Si Malherbe montra le premier ce que peut le grand Art des expressions placées , il est donc le premier qui fut élégant. Mais

quelques Stances harmonieuses suffisoient-elles pour engager les Etran«

gers à cultiver notre langage ? Ils lisoient le Poëme admirable de la Jerusalem, Orlando, le Palier Fido, les beaux morceaux de Pétrarque. Pouvoient-ils à ces chefs-d'œuvres un très-petit nombre de vers François, bien écrits à la vérité, mais si faibles & presque sans imagination.

La langue Française reftoit donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'esprit de toute une nation : c'est le plus grand de vos premiers Académiciens, c'est Corneille seul, qui commença à faire respecter notre langue des Etrangers, précisément dans le temps que le Cardinal de Richelieu commençoit à faire respecter la Couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après Corneille sont venus * je ne dis pas de plus grands génies si mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva qui fut à la fois plus passionné & plus correct ; moins varié, mais moins inégal ; aussi sublime quelquefois & toujours noble sans enflure ; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité, & plus de charmes.

Un de leurs contemporains * incapable peut-être du sublime qui élève l'ame, & du sentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un ou l'autre ? laborieux, fêvé-

re y précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le Poëte de la raison, commença malheureusement par écrire des Satyres, mais bien-tôt après il égala & surpassa peut-être Horace dans la Morale & dans l'art Poétique ; il donna les préceptes ou les exemples ; il vit qu'à la longue l'art d'instruire, quand il est parfait, réunit

mieux que l'art de médire , parce que la Satyre meurt avec ceux qui en font les vi&imes, & que la raifon & la vertu font éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands hommes , que la nature fit naître^comme dans le fiécle de Léon X, & d'Augufte. C'eft alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos Auteurs de quoi s'infruire : & grâces en partie aux foins du Cardinal de Richelieu , ils ont adopté votre langue ; comme ils fe font empreflez de fe parer des travaux de nos ingénieux Artiftes, grâces aux foins du grand Colbert.

Un Monarque illuftre chez tous les hommes par cinq viô-
hoires, & plus encore chez les Sages par fes vaftes connoiffances , fait de notre langue la fiennne propre ^ celle de fa Cour & de fes Etats j il la parle avec cette force & cette fineffe que la feule etude ne donne jamais 3 & qui eft le carac- • tere du genie : non-feulement il la cultive , mais il Pembell.it quelquefois 3 parce que les âmes fupé-

Im

Heures faiffifTent toujours ces tours & ces expreffions dignes d'elles , qui ne fe préfentent point aux âmes foibles. Il eft dans Stokholm une nouvelle Chriftine, égale à la première en efprit , fupérieure dans le refte ; elle fait le même honneur à notre langue. Le François eft cultivé dans Rome , où il étoit dédaigné autrefois ; il eft aufti familier au Souverain Pontife , que les langues favantes dans lefquelles il écrivit , quand il infruifit le monde Chrétien qu'il gouverne ; plus d'un Cardinal Italien écrit en François dans le Vatican , comme s'il étoit né à Verfailles.

Vos ouvrages. Messieurs * ont pénétré jufqu a cette Capitale de l'Empire le plus reculé de l'Europe & de l'Afie , & le plus vafte

de l'Univers 5 dans cette ville, qui n'étoit, il y a quarante ans, qu'un désert habité par des bêtes féroces : on y repré fente vos pièces Dramatiques ; & le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de Pierre le Grand , &c de fa digne fille , la musique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens Ecrivains , est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence , comme le crient si souvent des fa ty tiques ,

qui prétendent en secret justifier leur propre foiblesse , par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se foutient mieux que celle de nos Lettres : mais le feu qui nous éclairoit , n'est pas encore éteint. Ces dernières années n'ont -elles pas produit le seul livre de Chronologie , dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes , le caractère des Cours de des siècles ? Ouvrage 3 qui , s'il étoit fortement instructif, comme tant d'autres , feroit le meilleur de tous j de dans lequel l'Auteur a trouvé encore le secret de plaire ; partagé réservé au très-petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès de de la chute de l'Empire Romain dans un livre encore plus court , écrit par un génie mâle de rapide qui approfondit tout en parodiant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de Traducteurs plus élégans &c plus fidèles. De vrais Philosophes ont enfin écrit l'histoire. Un homme éloquent de profond s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables 5 que Tibulle de Ovide eussent regarder comme leurs disciples } de dont ils eussent voulu être les amis. Le Théâtre , je l'avoue * est menacé d'une chute prochaine ;

mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique , qui m'a fervi de

maître , quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière : je le regarde avec une fatifsaélion mêlée de douleur, comme on voit fur les débris de fa patrie un Héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous , ceux qui ont après le grand Moliere achevé de rendre la Comédie une école de mœurs de de bienfiance : école qui méritoit chez les François la confidération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la Philofophie des grâces de l'imagination , appartient à un temps plus reculé , il eft encore l'honneur & la confolation du vôtre.

Les grands talens font toujours néceffairement rares ; fur-tout quand le goût de l'efprit d'une nation font formez. Il en eft alors des efprits cultivez, comme de ces forêts , où les arbres preftez Ôc élevez ne fouffrent pas qu'aucun porte fa tête trop au-deffus des autres. Quand le commerce eft en peu de mains , on voit quelques fortunes prodigieufes^dc beaucoup de misère j lorf-qu'enfin il eft plus étendu , l'opulence eft générale , les grandes fortunes rares. C'eft précifément , Messieurs, parce qu'il y a beaucoup d'elprit en France , qu'on y trouvera dorénavant moins de génies fupérieurs.

Mais enfin , malgré cette culture univerfelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue de-

venue fi belle , &c qui doit être fixée par tant de bons ouvrages , peut fe corrompre aifément. On doit avertir les Etrangers , quelle perd déjà beaucoup de fa pureté dans prefque tous les livres compofez dans cette célèbre République , fi longtemps

notre Alliée , ou le François est la langue dominante , au milieu des factions contraires à la Fran-

ce. Mais si elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiomes , elle est prête à se gâter parmi nous par le mélange des styles. Ce qui déprave le goût , déprave enfin le langage. Souvent on a pu être d'égayer des ouvrages sérieux & instructifs par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le style Marotique dans les sujets les plus nobles ; c'est revêtir un Prince des habits d'un farceur. On se sert de termes nouveaux, qui sont inutiles , & qu'on ne doit hazarder que quand ils sont nécessaires. Il est d'autres défauts , dont je suis encore plus frappé , parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous. Messieurs, pour m'en garantir , les secours que l'homme éclairé à qui je succède, s'étoit donnés par ses études. Plein de la lecture de Cicéron , il en avoir tiré ce fruit de s'étudier à parler sa langue , comme se Confiai parler la sienne. Mais c'est surtout à ceci qui a fait son étude particulière des ouvrages

hl ■

de ce grand Orateur , & qui étoit l'ami de M. le Fréfidant Boucher , à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter & à célébrer ; un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence , mais non avec plus de sensibilité que moi , quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux Lettres , combien elle sert à les conduire , à les corriger, à les exciter, à les consoler ; combien elle inspire à l'âme cette joie douce & recueillie , sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette Académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du Cardinal de Richelieu même : c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux par ce lien respectable 6c par le goût des beaux arts , s'assembloient sans se montrer à la renommée ; ils furent moins brillans que leurs successeurs , 6c non moins heureux. La bienfaisance , l'union la candeur , la saine critique se opposée à la flatterie , formèrent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres , elles feront l'éternel exemple des gens de Lettres , 6c ferviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts font

amis. Qui est plus que moi en droit de le dire ! J'offerois m'entendre , Messieurs , sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent , si je ne devois m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux , des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent , de la gloire de la nation.

Je fais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges j je fais que le Public, toujours avide de nouveauté , pense que tout est épuisé sur votre Fondateur & sur vos Protecteurs ; mais pourrois-je refuser le tribut que je dois , parce que ceux qui l'ont payé avant moi, ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire ? Il en est de ces éloges qu'on répété , comme de ces solemnités qui font toujours les mêmes , & qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier ; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le Cardinal de Richelieu) & Louis XIV j un Seguier , un Colbert, un Turenne , un Condé 5 c'est dire à haute voix , Rois , Ministres , Généraux à venir , imitez ces grands hommes . Ignore-t-on que le Panégyrique de Trajan anima Antonin à la vertu ? ôc

Marc-Aurèle le premier des Empereurs & des hommes , n'avouait-il pas dans ses écrits l'émulation que lui inf-

pirèrent les vertus d'Antonin ?

Lorsqu'H enri IV entendit dans le Parlement nommer Louis XII le Père du peuple , il se sentit pénétré du desir de l'imiter , &c il le surpassa.

Pensez-vous , Messieurs, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de Louis XIV, ne se soient pas fait entendre au cœur de son Successeur , dès sa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité , tantôt par les mêmes chemins , tantôt par des routes différentes. L'un &c l'autre feront semblables , en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnaissance ; &c peut-être c'est en cela qu'ils ont été le plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice , &c ont commandé leurs armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il méritoit , il l'appelloit à lui du haut de son Trône, il en étoit suivi dans ses conquêtes, dans ses entreprises -, il en remplissoit le monde , il déployoit une ambition dans le bonheur &-dans l'adversité , dans ses camps , dans ses palais , dans les Cours de l'Europe & de l'Asie : les terres &c les mers rendoient témoignage à sa magnificence , &c les plus petits objets , lorsqu'ils avoient à lui quelque rapport , prenoient un nouveau caractère* &-rece voient l'empreinte de sa grandeur. ^ o c

L'autre protège des Empereurs «Se des Rois , subjugué des provinces , interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets , & y vole du sein de la mort , dont il est à peine échappé. Il remporte des victoires, il fait les plus grandes choses

avec une implicite , qui feroit penfer que ce qui étonne le relie des hommes, eft pour lui dans l'ordre le plus commun ôc le plus ordinaire. Il cache la hauteur de fon ame , fans s'étudier même à la cacher y & il ne peut en affoiblir les rayons , qui en perçant malgré lui le voile de fa modeftie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV fe signala par des monumens admirables , par l'amour de tous les arts-, par les encouragemens qu'il leur prodiguoit : ô vous fon augufte Successeur , vous l'avez déjà imité , 6e vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires , pour remplir tous vos projets bienfaifans, qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province, ou commencèrent ceux de votre bifayeul , & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de; n'a-voir pû dans le cours de fes glorieufes campagnes forcer un ennemi digne de lui , à mefurer fes armes avec les fiennes en bataille rangée.. Cette gloire qu'il defira, vous en avez jouï. Plus

heureux que le Grand Henri, qui ne remporta prefq' k \$ j que de victoires que fur fa propre nation , vous avez vaincu les éternels 8c intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils après vous l'objet de nos vœux 8c de notre crainte , apprit à vos cotez a voir le danser 8c le malheur même fans être troublé «

8c le plus beau triomphe fans être ébloui. Lorfque nous tremblions pour vous dans Paris , vous; étiez au milieu d'un champ de carnage , tranquille' dans les momens d'horreur 8c de confufion , tranquille dans la joie tumultueufe de vos foldats victorieux. , vous embraffiez ce Général qui n'avoit fouhaité de vivre que pour vous voir triompher 5 çet homme que vos vertus 8c les fiennes

ont fait votre fujet, que la France comptera toujours parmi ses enfans les plus chers & les plus illustres. Vous récompensez déjà par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avoient contribué à la victoire ; & cette récompense est la plus belle pour des François»

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les Fautes de l'Académie , ce qui est précieux à chacun de vous , Messieurs c'est ce fut l'un de vos confrères qui servit le plus votre Protecteur & la France dans* cette journée : ce fut lui , qui, après avoir volé de brigade en brigade après avoir combattu en tant :

G iij;

d'endroits différens , courut donner & exécuter ce conseil si prompt , si salutaire , si avidement reçu par le Roi , dont la vue discernoit tout dans des momens où elle peut s'égarer si aisément.

Jouissez , Messieurs, du plaisir d'entendre dans cette assemblée ces propres paroles , que votre Protecteur dit au neveu de votre Fondateur sur le champ de bataille : Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu. Mais si cette gloire particulière vous est chère , combien sont chères à toute la France , combien le feront un jour à l'Europe , ces démarches pacifiques que fit Louis XV, après ses victoires ! Il les fait encore , il ne court à ses ennemis que pour les défaire, il ne veut les vaincre que pour les fléchir; s'ils pouvoient connoître le fond de son cœur , ils le feroient leur arbitre au lieu de le combattre ; & ce ferait peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages. Les vertus qui le font craindre , leur ont été connues, dès qu'il a commandé : celles qui doivent ramener leur confiance , qui doivent être le lien

des nations , demandent plus de temps pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu son ame dès qu'il a régné. Nous avons pensé , comme penseront tous les peuples ôc tous les siècles : jamais

l'amour ne fut ni plus vrai , ni mieux exprimé : tous nos cœurs le Tentent , & vos bouches éloquentes en font les interprètes. Des médailles dignes des plus beaux temps de la Grèce , éternifent ses triomphes &c notre bonheur. Puiffé-je voir dans nos places publiques > ce Monarque humain , sculpté des mains de nos Praxitèles* environné de tous les symboles de la félicité publique î Puiffé-je lire aux pieds de sa statue ces mots qui font dans nos cœurs*. Au Père de la Patrie

REPONSE de M. VAbbé Olivet, Directeur de l'Académie Française > au Discours prononcé par M. de Voltaire,

Où il est de louer sa partie de la belle Littérature , j'avouerai , Messieurs, qu'il n'entra jamais dans le plan de mes études. A quoi sert j me suis-je dit cent fois , de se rendre habile dans un art , dont l'abus ne manque point d'avilir l'Orateur; de qui , lors même qu'on l'emploie le plus à propos , est moins propre à flatter le vrai mérite , qu'à le bleffer ? Ainsi raisonnois-je, sans prévoir qu'un jour., placé où je suis par le caprice du fort, j'aurois à exprimer vos sentiments , de sur illustre confrère que nous avons perdu , de sur celui que nous venons d'acquérir.

Il est vrai, de je ne puis avoir que cela seul pour me raffûter , il est vrai que la voix publique vient ici au secours de la mienne. Car qui ne fait. Monsieur, que l'étendue de votre réputation a égalé celle de vos talens ? Quel est aujourd'hui le pays où il se trouve ,

ne difons pas des Savans de des Curieux, mais quelque forte d'humanité, quel-

que ombre de politeffe , &c où votre nom n'ait pas pénétré ? Les plus célèbres Académies de l'Europe n'en ont-elles pas orné leurs Faites ? Et depuis combien de temps avez-vous jetté les fondemens d'une gloire fi brillante ? Vous étiez connu par des Poëtes ingénieuses & d'un tour délicat , à un âge où favoir lire des vers , c'est : beaucoup. Œdipe s la première de vos Tragédies , fit douter si vous n'aviez pas dès- lors atteint de fort près le point de perfection y où sont marquées les bornes de l'art. Une diction pure > noble & élégante ; cette harmonie qu'on ne définira jamais , Ôc qui fera toujours son effet ; chaque passion qui parle son langage & parce que l'imagination Ôc le cœur sont d'accord ; les ornemens dispensent avec la faiblesse d'un âge mûr i cela dans un sujet manié par les deux plus grands maîtres. Athlète encore si jeune , lutter contre Sophocle & contre Corneille ! Pour espérer de pouvoir les vaincre ,, il falloit nécessairement commencer par vous faire de leurs propres armes ^ Euf-à-dire , conserver leurs véritables beautés y mais avec le secret que vous aviez de faire qu'on ne pût les distinguer de celles qui n'appartenoient qu'à vous.

Parlerai-je des autres pièces , que Thalie ou Melpomène vous ont dictées î Mais que pourrois-je en

dire qui vaille ces acclamations flatteuses , dont la Scène retentit encore tous les jours ? Avouez- le : car les hommes à qui l'on ne dispute point leur supériorité, gagnent à convenir de leurs faiblesses : avouez que ces bruyantes faillies, qui sont l'organe de la multitude , & qu'on ne peut ni commander) ni réprimer l'emportent de beaucoup sur la froide admiration d'un lecteur tran-

quille dans fou cabinet. Audi étoit-il à craindre qu'un Théâtre qui tenoit de vous le pouvoir d'enchanter, ne produisît fur vous-même un effet pareil, en vous réservant tout entier pour lui seul , & vous faifant oublier qu'il feroit beau à l'émule de Sophocle d'être le rival d'Homère. On auroit été privé de cette fameufe Henriade , que la France a regardée comme l'unique Poeme , dont elle pût fe faire honneur dans un genre où l'efprit , où le travail ne fuffic pas , mais pour lequel il faut du génie.

Qu'est-ce que le génie ? C'est un feu dont les âmes communes n'ont jamais fenti l'ardeur , mais qui s'allume indépendamment de nous,& s'éteint de même. C'est une lumière étincelante , mais qui ne fe montre qu'à certaines heures , pour être bien-tôt remplacée par un nuage. Oeft une douce fureur , plus ou moins durable , plus ou moins fréquente. C'est l'ivresse de l'efprit , comme toute

passion est l'ivresse du cœur. En un mot , Je génie est pour les beaux arts , mais pour l'Epopée surtout , ce q'est le soleil pour la terre. Tout est produit, échauffé , vivifié, embelli par le soleil : & c'est pareillement au génie qu'il appartient d'enfanter des vers ou il y ait de l'ame ; d'en bannir la stérilité , le froid , la fécheresse 5 d'inventer, de varier , d'orner ; & de faire enfin que l'art , fidelle imitateur de la nature , présente toujours l'agréable avec futile , le beau avec le bon , le gracieux avec le folide.

Vos premiers maîtres & les nôtres , j'entends les Poètes de l'Antiquité ont enfeigné que le Dieu des vers étoit aufsi chargé de préfidier à la Divination. Est-ce donc par lui , Monsieur, que vous fûtes averti de renoncer pour un temps aux faveurs qu'il vous prodiguoit , ôc de vous appliquer à écrire l'Histoire ? Oui fans doute , un preffentiment secret vous fit voir de loin ce glorieux

emploi , qui devoit vous être destiné. Pour effayer vos forces , vous avez écrit l'Histoire d'un Héros : & c'étoit vous préparer à écrire celle d'un Roi. On fera Héros avec des vertus dangereuses , une bravoure inquiète, d'heureuses témérités. On n'eft Roi que par une sagesse capable d'allier la modération avec la valeur , ôc qui , usant à pro-

D ij

pos , ou de Tune , ou de l'autre , réussit à faire le bonheur du monde. Ainsi la Postérité , en vous lisant j fera presque effrayée de Charles XII , de nous enviera Louis XV.

Mais que vois-je ? le cylindre d' Archimede dans ces mêmes mains , qui ne paroissent faites que pour la lyre d'Orphée ! Peu s'en faut que dans un lieu consacré à la Poésie de à l'Eloquence , je ne me récrie contre le projet d'unir avec leurs charmes , les spéculations de la Physique de de la Géométrie. Je ferois plus hardi , n'en doutez points si ce lieu même n'offroit à mes regards le célèbre Fontenelle. Osons ne pas le traiter autrement , que comme feront nos derniers neveux. Vous avez voulu j par une émulation qui vous honore l'un de l'autre , lui enlever la gloire d'être un homme unique. Tous les deux vous faites voir qu'il étoit réservé à notre siècle , de joindre l'universalité des connoissances à celle des talens. Originaux l'un de l'autre, qui conserveront toujours leur prix, mais dont, vrai-femblablement, il n'y aura jamais que de mau» vaises copies.

Pendant que je parle de talens universels , de de connoissances sans bornes, il est difficile qu'on ne se rappelle pas l'idée de votre prédécesseur. Ce fut un Savant du premier ordre , mais un Savant po-

li , modeſte , utile à ſes amis , à ſa patrie , à lui-même. Vous attendez , Meſſieurs, que j'entre dans un détail , qui puiſſe pour quelques inſtans ſuſpendre votre douleur ; & qui n'aboutira enfin qu'à l'aigrir , parce qu'il mettra notre perte dans un plus grand jour.

J'ai dit , un Savant du premier ordre ; Sc ne croyez pas que j'abuſe des termes. Depuis la renaiffance des Lettres , à peine comptons - nous trois fiècles : & à peine chaque fiècle nous a-t-il montré deux ou trois prodiges d'érudition , qui ſoient comparables à feu M. le Préſident Bouhier. Héritier d'une riche bibliothèque , qui fut à ſes yeux la plus belle portion de ſon patrimoine ; deſtiné à être le ſeptième de ſon nom , qui de père en fils rendroit au Parlement de Bourgogne l'honneur qu'il en recevrait ; il ſe propoſa d'égalér , de ſurpaſſer même ces grands perſonnages qui ont décoré la Robe par leur éminent favoir , les Budez , les Bignons , les Briffons: & bien-tôt ne mettant plus de frein à une ambition ſi reſpétable , il embralſa tout à la fois l'ancien &: le moderne , le profane Sc le ſacré , les langues favantes , la Chronologie, la connoiſſance des monumens antiques, la Jurifprudence , la Critique. Vous diſ-je rien. Meſſieurs, dont vous n'avez des preuves entre les mains ?

Que ceux qui ne l'ont connu que par ſes ouvrages , ne ſe figurent pourtant pas qu'il fût de ces Auteurs enſevelis dans leurs livres, 6c dont l'humeur ſombre eſt le voile d'un ridicule orgueil. Jamais homme ne fut d'un commerce plus aifé , ni plus aimable. Une douceur naturelle , une grande candeur autant de vivacité qu'il en faut, 6c jamais rien au delà , tel fut ſon caractère ; de vous le retrouvez dans tous ſes écrits. Juſque dans les ronces de la Critique, il fait éclore les fleurs de l'urbanité. Quand il relève une

méprife., il vous infinue que celui à qui elle eft échappée, mérite de l'eftime par d'autres endroits. Quand il développe un fens nouveau > quand il pré fente une heureufe conjeéture ; fi le germe imperceptible s'en trouve quelque part , il vous le dit ; 6c on voit qu'il le dit avec plus de plaifir que n'en ont les plagiaires à fe cacher. Avant lui rien de fi commun parmi les Doétes de la première claffe , que de fe faire entre eux une langue à part , féconde en termes injurieux. Mais lui , ne fachant que la langue de l'honnête-homme , foit qu'il fe défende , foit qu'il attaque , c'eft avec un air de politeffe , qui fait fentir ce qu'il eft.

Remontons à la fource de cette urbanité , que l'imitation ne donne point , 6c où l'affection

n'arrive point. Vous croirez peut-être l'avoir trouvée dans une éducation , qui répondit à fa naiffance. Pour moi , en convenant que cela doit y avoir contribué , je crois qu'il n'y a qu'une modestie fincère , qui fafle des hommes véritablement polis. Et qu'entendons-nous par modestie , fi ce n'eft la connoiffance de foi-même ? Il avoir trop étudié , trop réfléchi, pour tomber dans les pièges que l'orgueil tend à l'ignorance. Quiconque croit beaucoup valoir , eft bien éloigné de favoir beaucoup.

On reproche un autre vice aux Savans , une efpèce d'avarice qui leur eft propre. Tout ce qu'ils ont de lumières , ils le gardent pour eux uniquement ; comme fi c'étoit s'appauvrir , que d'en faire part. Publions à la gloire de M. le Préfident Bouhier 3 qu'en ce genre , plus il étoit opulent , plus il a été libéral. Hé dans quel bouche feroit mieux placé que dans la mienne , l'aveu de cette générofité que tous fes amis ont éprouvée ? Puisqu'elle fe conformoit à leurs befoins., j'ai dû m'en reflentir plus que perfonne. J'avois en lui un guide incapable de m'égarer , & fi mon fardeau me

paroiffoit trop lourd ^ difpofé à me foulager d'une partie. Que ne puis-je donner ici un plein eflbr à ma reconnoiffance ! Mais je ne dois pas. Messieurs,

préfumer qu'il me fût permis de parler long-temps de moi.

Une érudition fi profonde , ôc fi variée , lorsqu'elle fe rencontre dans une perfonne publique , feroit-elle la fuite d'une intempérance , ou pluftôt d'une manie , qui fait qu'on veut quelquefois apprendre tout , hors ce qu'on eft obligé de favoir ? Vous n'en foupçonnerez point le Magiftrat , qui caufe nos regrets. Perfuadé , comme il le fut dès fa plus tendre jeunelfe , que le mérite elfentiel du grand homme eft de fervir la patrie , ôc que les fervices quelle attend de nous , fe règlent fur le rang qu'on y tient ; il comprit que fi d'autres études ne lui étoient pas interdites , fi elles lui étoient même néceffaires pour nourrir l'aélivité , ôc l'étonnante facilité de fon efprit , au moins l'étude des Loix devoit-elle toujours être fon principal objet. De là ces deux immenfes volumes , qui ne lailferont dans le Droit municipal de fa province j ni obfcurité, ni contradiction , ni équivoque. Ouvrage dans lequel je ne fais ce qu'on admirera le plus , ou le zèle qui l'a fait entreprendre, ou le courage ôc la perfévérance d'un Savant, dont le goût étoit décidé pour des travaux Académiques , ôc a qui les Mufes ôc les Grâces offroient de continuelles diftraétions.

Que

Que me refte-t-il qu'à vous le peindre dans fa vie privée ? Car à quel propos nous applaudir de nos laborieufes veilles , fi elles ne fervent pas à nous rendre heureux 3 & par conféquent vertueux, ou , ce qui eft la même chofe , plus dociles à la Raifon , qui nous parle dans nos livres ? Voilà en quel fens M. le Préfident

Bouhier , bon citoyen , bon mari, bon père, bon ami, juge intègre, fage économe de fon bien , & de fes talens , recueilloit fans celle le fruit d'une étude tournée à fa propre utilité. Ses jours , partagez entre fa charge , fa famille , de fon cabinet , formèrent le cours d'une vie égale, qui ne refpiroit que l'honneur de la décence. Arrive le jour fatal, de il n'en eft point ému , parce qu'il avoit appris de la Philofophie à le prévoir, de de la Religion à s'y préparer. Un frère digne de lui , de dont les vertus illuftrent l'Epi-feopat , reçoit fon dernier foupir. Une tendre mère , plus que nonagénaire > lui ferme les yeux*

Vous avez , Messieurs, bien peu jouï de fa préfence , de vous ne vous flattiez prefque plus de le revoir dans vos aflembles. Une goutte impitoyable l'a tenu , pour ainfi dire , enchaîné depuis près de quinze ans. Ce qu'il y trouva de plus dur , il m'a fréquemment chargé de vous le témoigner , ce fut de fe voir féparé de vous , de hors

d'état de vous rejoindre. Au milieu des plus vives douleurs, il penfoit à vous. Dans ces trilles moine ns où il navoit de libre que la tête & le cœur , il verffioic : aimant à croire qu'un genre de travail , qui eft plus, particulièrement le vôtre-. Messieurs, le rapprocloit de vous. Il a même confenti à publier quelques-unes de fes Poelies , non pour fe parer d'un talent qu'il avoit de bonne heure facrifié à de plus importantes occupations ^ riâis pour avoir de quoi offrir un hommage à l'Académie.

Je reviens à vous , Monsieur, & je Unis en vous exhortant a une alfiduité , qui nous dédommage de ce que la longue abfence de votre prédéceffeur nous a fait perdre. Tout doit vous attirer ici : des exercices qui tendent à épurer la langue , & le goût ; des efforts unanimes pour avancer le progrès des beaux arts ; une el-

lime réciproque , ôc une parfaite union ; des talens , pluftôt divers q if in égaux ; & nulle difpute fi ce Tell à qui marquera le plus de zèle pour la gloire de notre augufte Protecteur. Quelle apparence que nous enflions pu voir TITillaire de fon merveilleux Règne, prendre naidance ailleurs que dans le fein de l'Académie? Venez donc vous afleoir parmi nous : & afin que cette Hiiloire , qui ne fera

qu*un tiiiü de faits admirables , mérite d^être admirée elle-même x n'oubliez point qu^aujourd'hul nous contractons un engagement mutuel ; vous P Monsieur^ de nous faire honneur par vos travaux ; nous , de nous intérelfer à vos fuccès,-

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/discoursprononceoovolt>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.